

2^{èmes}
RENCONTRES
INTERNATIONALES
DES CINÉMAS ARABES



اليومية

8-13 avril 2014
MARSEILLE

LE QUOTIDIEN

N° 3 jeudi 10 avril 2014

Mille mois, de Faouzi Bensaïdi PROFANATIONS

Par Sihem Sidaoui

Revoir *Mille mois* après les révolutions arabes et cette chaise omnipotente que Mehdi trimballe d'un endroit à un autre, lui l'enfant d'un opposant incarcéré, fait résonner encore plus fort l'acuité de cette mise en dérision du pouvoir qu'il soit politique ou religieux. Le film nous plonge au sein de la société marocaine des années 80 dans un village pauvre aux paysages arides. Le héros politique reste hors-champ pour laisser place aux maux qui rongent les siens. Des sujets sociaux sérieux sont abordés de manière légère, à la limite du loufoque, à travers une panoplie de points de vue. D'autres histoires se forgent à la marge de celle de l'enfant et de sa famille : celle de Malika, adolescente révoltée qui ne cache pas sa volonté de transgression, celle du fou du village enragé de terre et d'eau, celle de Saadiya qui choisit l'argent au détriment de l'amour, celle des prostituées...

Les situations dramatiques tournent au caricatural : des visages aux aguets au sommet d'une montagne, pour découvrir qu'ils ne guettent que le début du mois de Ramadan ; une poule qui s'obstine à déranger le grand-père au moment de sa prière, la Nuit Sacrée qui tourne au chaos... On retrouve en germe le côté déjanté de *What a wonderful world* ainsi que l'humour des personnages tragiques de *Mort à vendre*. On rit beaucoup mais il y a aussi des moments où l'on observe sérieusement, sans pathos, telle la séquence de la prison où la mère demande à être traitée en citoyenne, ce qui lui vaut une arrestation dont on ne verra rien, ellipse de l'agression



qui nous fait imaginer le pire. Respiration, le plan suivant offre un paysage à contempler.

En effet, le mélange de tons, marque des films de Bensaïdi, permet ici d'aborder des questions cruciales sans tomber dans le pamphlet social. Le politique passe subtilement dans l'intention bien affichée de détourner le sacré de sa fonction première et de désamorcer le potentiel de sérieux qui le fonde. Le regard bien que noir, décrivant des individus sous le joug de la pauvreté et de l'injustice, laisse passer des petites revanches qui augurent d'une remise en question du pouvoir comme la petite vengeance des élèves plaçant un clou sur la chaise de l'instituteur qu'ils ne sacralisent guère malgré le précepte religieux répété avant chaque cours : « Et l'instituteur faillit devenir prophète ». L'épisode se retourne contre eux et enlise Mehdi dans le rôle de bourreau malgré lui.

Cette oscillation d'une revanche qui finit par être rattrapée par des schèmes de pouvoir trop ancrés pour être capable de s'en libérer facilement se répète dans d'autres situations. Nous la retrouvons dans les ruses qui tentent de défier une société machiste : Saadiya, analphabète, à qui l'enfant lit les lettres d'amour envoyées par son instituteur, arrive à avoir des rendez-vous nocturnes avec un autre amant sur la terrasse de la maison familiale. Petite revanche sur l'oppression de l'individu par les codes sociaux vite abandonnée en choisissant d'épouser un riche représentant du pouvoir dont le portrait nous rappelle allègrement les personnages décalés de Kusturika.

Ces personnages « humains trop humains » ne sont pas doux les uns avec les autres, mais nous arrivons à les aimer. Le regard du cinéaste émeut par une perspicacité qui reste toujours tendre. Le point de vue est certes désabusé, néanmoins ces esquisses individuelles d'un désir qui finit toujours par être rattrapé par le social disent bien un socle lézardé. Les chaises qui ont servi au mariage finissent par brûler, plans jubilatoires, sans doute fantasmagoriques, mais surtout pouvoir du cinéma de Bensaïdi où les instances oppressantes sont pointées sans héroïsme grâce à la magie d'une signature cinématographique aigre-douce.

Jeudi 10, MuCEM, 20h

Vendredi 11, Maison de la Région, 9h30

Les Jours d'avant, de Karim Moussaoui QU'A-T-ON FAIT DE TA JEUNESSE ?

Par Insaf Machta

D'une grande sobriété, *Les Jours d'avant* dit le malaise d'une génération qui se morfond dans une triste localité au sud d'Alger en mettant en scène la séparation entre filles et garçons qui est au cœur de ce malaise et la violence d'un monde faite d'un silence qui pèse et qui est ponctuée de déflagrations qui sont autant d'échos sonores de la décennie noire.

Evitant un traitement de la violence sur le mode du drame, Karim Moussaoui réussit à l'ancrer dans un climat d'ennui, dans des vies marquées du sceau du non événement. Ponctuant le film, imprévisible, surgissant aux moments où s'attend le moins mais avec une certaine régularité comme un refrain, elle finit par faire partie du décor et du paysage mental



avec sa routine. Elle a très peu de choses à voir avec une représentation traumatique et expressionniste : elle modifie à peine les couleurs du paysage. Il s'agit de coups de feu, de déflagrations dont on ne souligne pas l'impact sanglant. Son effet sur le spectateur n'en devient que plus puissant à la faveur de cette représentation sans emphase et aussi neutre que la représentation de l'ennui de la jeunesse. Tout semble être traité sur le mode du non événement et pourtant le fantôme de cette violence aveugle, son prolongement sourd nous hante longtemps après la vision du film. Elle nous hante d'autant plus qu'elle ne s'accompagne d'aucun discours, même les personnages se gardent de la commenter. Elle demeure mystérieuse jusqu'au bout, détachée de toute explication politique, de tout déterminisme politico-sociologique et nous livre, tout comme les personnages, au règne de l'arbitraire. _

Prenant place dans un climat de difficulté d'être qui est le propre de l'adolescence et qui est accentué par la séparation des filles et des garçons (l'école est le seul lieu où les garçons espèrent côtoyer des filles), cette violence dont les acteurs demeurent des silhouettes dont la vision se limite au moment de leur

surgissement aveugle a du coup quelque chose à voir avec la rigueur des mœurs sociales qui semblent instaurer pour ainsi dire comme un régime d'apartheid sans qu'il y ait pour autant un rapport de cause à effet entre les deux. Telle est la force de la représentation de Karim Moussaoui : restituer les composantes d'un climat existentiel dans leur concomitance sans simplifier, sans établir de lien de type causal entre elles.

N'empêche que l'impact de la peur que suscitent des assassinats en plein jour et la menace de voir son père, inspecteur de police de son état, débarquer dans une « bouffa » (une boum réunissant filles et garçons) où on s'est rendu clandestinement est de l'ordre de la pétrification. Les deux personnages auquel est consacré le diptyque de Karim Moussaoui – le film étant scindé en deux parties racontant à peu près les mêmes événements du point de vue du personnage masculin puis féminin – s'adressent pour la première fois la parole dans un moment de terreur qui s'empare de la fille, paralysée à l'idée de voir son père débarquer et constater la transgression, une parole sans lendemain étouffée dans l'œuf parce que justement marquée du sceau de cette peur qui paralyse et qui anéantit toute possibilité de rencontre. C'est dans ce climat, c'est dans ce régime de séparation auquel contribuent le scénario et le montage que s'entrelacent le drame collectif représenté sur le mode du détachement susceptible de faire en sorte que la violence soit plus percutante et les destinées individuelles creusées par des potentialités étouffées et des désirs d'émancipation restées bien en deçà du seuil de leur réalisation.

Jeudi 10, Maison de la Région, 14h

Samedi 12, MuCEM, 14h

Dimanche 13, Maison de la Région, 14h



Zakaria, de Leyla Bouzid

NOUS ET LES AUTRES

Par Hajer Bouden

A toutes ces questions qui agitent le débat mille fois ressassé en France sur l'immigration, l'intégration, l'identité nationale etc., Leyla Bouzid a choisi une riposte aussi subtile que ferme. Aux généralités des discours racistes, toujours bien planqués sous les crânes les mieux pensants, elle répond en accompagnant un seul personnage – Zakaria –, le suivant simplement dans sa vie quotidienne dans un village du Gard.

On comprend d'emblée que sa fille – Sarah, 16 ans – est la personne la plus chère à son cœur. On le comprend dès le pré-générique quand on les voit tous les deux au marché se promenant entre les rangées de vêtements, le père attirant l'attention de sa fille sur tel ou tel pull-over et la fille le taquinant gentiment sur ses goûts « ringards ». Mais la réalisatrice n'a pas choisi n'importe quel moment de la vie de son personnage : dès les premières minutes du film, Zakaria, en rentrant chez lui, reçoit un coup de fil qui lui apprend – on le saura lorsqu'il annoncera la nouvelle à ses enfants – la mort de son père en Algérie. Et c'est à partir de ce moment que les mille et une conséquences de sa vie en France se déclareront plus difficiles à vivre. Et surtout peut-être les conséquences de son « intégration ».

Le film ne prétend rien résoudre, il ne fait que pointer le caractère insoluble de certains choix de vie. Zakaria est rompu à cet exercice qui consiste à faire la part des choses, à se contenir, à ne pas riposter. C'est une réplique en apparence anodine qui nous le révèle. À l'adolescent qui lui avoue essayer de ne pas répondre lorsqu'on l'agresse mais que c'est dur, il répond : « Tu verras, ça viendra ».

Mais le refus de sa fille de l'accompagner en Algérie, comme le reste de la petite famille, semble commencer à dessiner les limites de sa patience. La question du racisme ordinaire est posée avec une extrême intelligence : si l'Arabe du village, dans son rapport aux autres – et surtout à sa fille – ne correspond pas à l'image que l'on se fait des rapports des Arabes en général aux autres – et surtout à leurs filles –, il sort de la case « Eux » pour entrer dans la case « Nous ». Car il est le seul Arabe du village et, dans la réalité, il n'y a pas, pour les autres habitants, d'autres points de comparaison. Mais on sait que la télévision et les discours politiques sont passés par là et si, lui, n'est pas « comme eux », il en est réduit à être une exception. Cette image qu'on lui renvoie – au détour d'un commentaire sur un footballeur d'origine immigrée à qui il avait suffi de rater un but pour rejoindre la catégorie de ceux qui ne sont « bons qu'à courir derrière un mouton » – soudain remet en cause les choix qu'il avait faits dans l'éducation donnée à sa fille. Sa complicité avec elle, le fait qu'il ne la contraint en rien comme, aux yeux de beaucoup, font censés faire tous les pères arabes, lui est ressorti comme une preuve de son intégration, et donc de son étrangeté.

L'intelligence du propos tient dans cette imbrication des problèmes liés à son statut indépassable d'immigré et cette crise d'autorité avec son cortège de difficultés, d'ordre personnel, que n'importe quel père peut connaître dans ses rapports avec sa fille adolescente. Le cliché le rattrape au moment-même où il se demande s'il a raté quelque chose dans la transmission de valeurs à ses yeux importantes : le respect, la compassion, la solidarité familiale non pas comme dogme mais comme forme d'amour filial, beau parce que libre, justement.

Tout cela sans fioritures ni discours plaqués ou démonstratifs. Zakaria tombe, à un moment donné, dans le piège et tente de coller à ce qu'on aurait attendu de lui, de revendiquer une autorité sans réplique, mais c'est la tendresse qui l'emporte. Et une déchirante solitude.

Jeudi 10, **MuCEM**, 11h et 17h

Une journée en 1959,

de Nadim Tabet

UNE PARTIE DE CAMPAGNE RÊVÉE

Par Saad Chakali

C'est un film silencieux, mais ses images dont la granulosité noire et blanche semble provenir de l'époque désignée par le titre (une journée en 1959) en disent, elles, beaucoup. Déjà sur la morne routine des rapports de classes distribuant, sous un même soleil écrasant, la fatigue de l'ouvrier au travail et celle bien différente de Farès, son patron. Ensuite sur l'autre routine des rapports de sexe distinguant, enveloppés dans la même atmosphère estivale, l'ennui bourgeois de la femme et l'indifférence vaguement méprisante de son compagnon (toujours Farès) qui, visiblement, la trompe avec sa meilleure amie.

Muet, *Une journée en 59* est un film parlant dont l'éloquence déconcertante pose avec gracilité ses images fictivement imprégnées d'un temps lointain au carrefour de formes de domination universelles. En même temps qu'il use de cette imprégnation comme d'un moyen assurant une distance évanescence et onirique (les cartons, d'une naïveté assumée, sont plutôt drôles). Muet, le film de Nadim Tabet n'en est pas moins sonore enfin, ouvert à cette troisième dimension de la sensibilité aménagée pour l'oreille au croisement de sons d'ambiance et des accords d'une musique électrique, cristalline et alanguie, entre les Feelies, Mogwai et Sonic Youth. Quand survient un *MacGuffin* (les billets volés dans le coffre-fort du patron par son ouvrier) dont on imagine qu'il va électriser l'indispensable hasard au nom duquel la route du couple bourgeois accompagné de l'amie/amante va justement croiser à l'occasion d'un après-midi campagnard celle de l'ouvrier, la valise remplie de billets. On s'en rend ici compte, le film de Nadim Tabet invite le spectateur à puiser dans sa propre imagination afin de prolonger une rêverie cinéphile dont le naturalisme au fil de l'eau charrie irrésistiblement les eaux vives de *Une partie de campagne* (1936) de Jean Renoir d'après Guy de Maupassant et de *Monika* (1953) d'Ingmar Bergman.

Précisément, le geste du cinéphile (le réalisateur avait 32 ans quand il a réalisé *Une journée en 59*), proche dans l'esprit des expérimentations contemporaines du thaïlandais Apichatpong Weerasethakul, du philippin Raya Martin et du portugais Miguel Gomes, consisterait à imaginer un passé dont les images viendraient des archives du cinéma. Comme si seul le cinéma pouvait suppléer les défaillances d'une mémoire collective compliquée par bien des guerres, d'hier (la crise de 1958 et l'opposition entre les pro-occidentaux et les partisans du

panarabisme) et d'aujourd'hui (les suites de seconde offensive israélienne de 2006). A l'écran, triomphe l'évidence d'un quadrille sensuel et impressionniste, le bourgeois avec son amante, l'ouvrier avec l'épouse de son patron, jusqu'à ce que la pulsion trouve à s'actualiser de manière naturaliste dans le meurtre par l'employeur de celui dont il ignore qu'il est son employé. La rivalité masculine se substitue certes au clivage de classe, mais cette substitution se prolongerait peut-être dans l'usage de quelques fondus enchaînés plongeant (comme dans *Le Liban en automne* tourné en 2006) dans les fondations remuées du perpétuel chantier libanais.

Si l'amnésie l'emporte aussi avec la chaleur de l'été, c'est en déployant paradoxalement un horizon mythique résonnant des paroles de « Je crois entendre », l'aria tiré de l'acte I de

l'opéra de Georges Bizet *Les Pêcheurs de perles* (1863), une histoire d'amants sacrilèges située sur l'île de Ceylan. La « Romance de Nadir » chantée par Jussi Björling (l'enregistrement daterait de 1945) autoriserait presque *Une journée en 59* à aborder les rivages de *Tabu* (1931) de Friedrich W. Murnau, si les eaux qui les lèchent n'étaient pas celle d'un Léthé trop bien connu des Libanais pour qui l'innocence et la frivolité s'obstineraient à demeurer des rêves impossibles. « *Je crois entendre encore / Caché sous les palmiers / Sa voix tendre et sonore / Comme un chant de ramier* ».

Jeudi 10, Maison de la Région, 14h

Samedi 12, MuCEM, 14h

PROGRAMME DU JOUR

Villa Méditerranée

11h	<i>Sleepless nights</i> , de E. Raheb, Liban-Palestine, 2h08, 2012
14h	<i>Les Apaches</i> , de T. de Peretti, France, 1h22, 2013
17h	<i>Abouna</i> , de M-S Haroun, Tchad, 1h21, 2002
20h	<i>Mohammad sauvé des eaux</i> , de S. Fathy, Egypte, 1h33, 2013

MuCEM

10h	Matinale : Les frontières du cinéma. Intervenant : Sofiane Hadjadj
11h	Sélection jeunesse : <i>Zakaria</i> , de L. Bouzid - <i>Baghdad Messi</i> , de S.O. Kalifa - <i>Peau de colle</i> , de K. Ben Hania
14h	<i>La femme à la caméra</i> , de K. Zoubir, Maroc, 59', 2012
17h	CM 2 : <i>Light horizon</i> , de R. Maddah - <i>Condom lead</i> , des frères Nasser - <i>Zakaria</i> , de L. Bouzid - <i>A walk in the gray sun</i> , de M. Lotfy
20h	<i>Mille mois</i> , de F. Bensaïdi, Maroc, 2h04, 2003

Maison de la Région

9h 30	<i>Daratt</i> , de M-S Haroun, Tchad, 1h35, 2006
14h	CM 3 : <i>Hystoria</i> , de Y. Jaber - <i>Une journée en 59</i> , de N. Tabet - <i>Les jours d'avant</i> , de K. Moussaoui
17h	<i>www.what a wonderful world</i> , de F. Bensaïdi, Maroc, 1h30, 2006
20h	F. Mardam Bey propose <i>Fallega 2011</i> , CM de R. Omrani & <i>Le droit à la parole</i> , MM de M. Andrieu et J. Kébadian

Quotidien des 2èmes Rencontres internationales des cinémas arabes

organisées par Aflam en partenariat avec le MuCEM et la Villa Méditerranée, Marseille 8-13 avril 2014

Aflam, BP 30042, 13191 Marseille cedex 20 - France Tél : 04 91 47 73 94

rencontres@aflam.fr www.aflam.fr www.lesrencontresdaflam.fr

Coordination : Hajer Bouden